

Comptes rendus bibliographiques

Autor(en): **Secrétan, Claude / Rapin, René / Roth, Charles**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **8 (1965)**

Heft 4

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Henri MICHELET, *L'inventeur Isaac de Rivaz (1752-1818). Ses recherches techniques et ses tentatives industrielles*. Martigny, Pillet, 1965, 395 p. (Bibliotheca vallesiana, t. 2.)

La thèse de doctorat soutenue, le 25 février dernier, par M. le chanoine H. Michelet fera date dans les annales de la Faculté des Lettres. Pour la première fois, croyons-nous, un travail portant en grande partie sur l'histoire des techniques était soumis à son approbation.

M. Michelet s'est appliqué à faire revivre une figure hautement originale de l'histoire du Valais : Isaac de Rivaz.

Ce Bas-Valaisan ne s'est pas contenté de jouer un rôle public et politique au cours des dernières années de la république des Sept-Dizains, de la période troublée qui va de 1798 à 1818 et dans les débuts du nouveau canton suisse. Il s'est montré inventeur d'une ingéniosité et d'une fécondité déconcertantes. On pourrait le proposer comme modèle d'un type classique : l'inventeur malchanceux.

Il avait de qui tenir, son père ayant apporté à l'horloge à pendule et à l'outil à graver les pierres fines des perfectionnements dont les milieux savants avaient reconnu les mérites. Les éloges n'enrichissent pas : à son décès, en 1772, il laisse aux cinq enfants qui lui restent une succession très détériorée.

M. Michelet a voué une attention méticuleuse et critique à l'abondante documentation mise à sa disposition par M. André Donnet, directeur des Archives cantonales à Sion ¹.

Originaire de Saint-Gingolph, né en 1752, Isaac de Rivaz, dont le grand-père avait acquis une seigneurie près d'Amphion, a passé sa première enfance à Paris. A l'âge de onze ans, il est de retour en Valais. On n'est pas renseigné sur ses scolarités. Il semble n'avoir eu d'autres maîtres que son père et un ami de la famille, ancien officier au service de Pologne, bon mathématicien et voltairien ². Isaac de Rivaz fait ainsi figure d'autodidacte et la qualité de son intelligence rend cette hypothèse parfaitement plausible.

Fort jeune, il se voit chargé, par les autorités civiles ou religieuses, de travaux de géomètre, d'ingénieur et aussi de notaire. Dès 1777, ses loisirs se passent à essayer de faire valoir les inventions paternelles et à inventer, lui-même, dans des domaines variés : machine typographique, voiture à vapeur, application de la

¹ M. Michelet avait déjà, en 1962, publié le catalogue des pièces constituant le volumineux Fonds de Rivaz conservé aux Archives cantonales du Valais (*Vallesia*, t. XVII, pp. 227-317).

² A l'inverse de leur frère aîné, Pierre-Emmanuel, Anne-Joseph et Isaac de Rivaz ne mordront pas plus à la philosophie du patriarche de Ferney qu'à celle des encyclopédistes.

vapeur à la navigation, voiture mue par l'explosion d'un mélange gazeux — c'est sa trouvaille la plus originale, celle dont on parle encore aujourd'hui — recherche et mise en valeur de sources salées, préparation industrielle d'acides (sulfurique, nitrique, chlorhydrique et acétique), d'ammoniaque et de sels (salpêtre, alun, céruse, acétate de plomb). Il s'est lancé, en outre, dans la fabrication du papier, l'exploitation de mines de galène argentifère — son père avait laissé des plumes dans celle d'une mine de fer de la vallée de Binn —, le commerce de bois et même, en 1788, dans la régie d'une société de loterie fondée, en France, par son frère, officier au régiment de Courten. Comme il se doit, Isaac de Rivaz s'est intéressé à l'aéronautique.

A chaque phase de cette activité intense et multiforme — qui n'a fini qu'avec sa vie, en 1828 —, Isaac de Rivaz s'est cru, en dépit de démentis successifs, à la veille de faire fortune.

L'aîné de la famille, Pierre-Emmanuel, remplissait les conditions requises pour obtenir, à l'ancienneté, la propriété d'une compagnie. Il s'était vu décerner, par la Diète des députés des sept Dizains du Haut-Valais, les lettres de « franc-patriote » et Isaac lui avait avancé de quoi acheter une maison à Sierre. Mais, dans son régiment, les membres de la *gens* de Courten jouissaient d'un népotisme dont les officiers bas-valaisans faisaient tout particulièrement les frais. En 1791, Pierre-Emmanuel jette l'habit rouge aux orties et rallie l'armée révolutionnaire. Son avancement sera, dès lors, plus rapide mais, en 1794, une chute de cheval fait de lui un infirme. Après quelques années difficiles, il devient commis au ministère de la Justice¹. De loin, il encourage les siens à participer à la « libération ». Malgré son peu d'enthousiasme pour les idées en vogue à Paris, Isaac de Rivaz figurera, en 1798, parmi les chefs de l'insurrection par laquelle le Bas-Valais, sous le patronage du représentant de la France, se débarrasse de son statut de pays sujet des sept Dizains. Bientôt, de par la volonté du gouvernement français, le nouveau Valais, dans lequel le bas devenait l'égal du haut, se voyait incorporé malgré lui à la République helvétique.

Isaac de Rivaz préside la Chambre administrative du canton. En 1802, le Valais redevient république « indépendante ». Isaac de Rivaz dirige l'organisation du réseau routier. Il assure aussi le règlement des indemnités et appointements dus à de nombreux fonctionnaires. En 1807, il fait partie de la commission chargée de liquider les dettes et comptes arriérés de l'Etat. En 1808, il siège à la Diète. L'année suivante le voit à la tête du département de Justice et Police. En 1810, c'est l'annexion du Valais à l'Empire : de Rivaz sera contrôleur de la poste aux lettres en même temps que l'un des trois conseillers de préfecture du département du Simplon. En cette dernière qualité, il collabore au projet de code rural français. En 1811, il est juge au Tribunal de première instance puis suppléant à la nouvelle cour de justice régie par les lois françaises. A la fin de 1813, les Autrichiens pénètrent en Valais. Dans le comité de treize membres qui assure le gouvernement provisoire, Isaac de Rivaz représente le Dizain de Monthey. On le retrouve dans le « Directoire » qui succède très vite à ce comité. Pendant toute cette période, il s'était, avec beaucoup d'efficacité, occupé des Ponts et Chaussées. En 1815, le voici chancelier d'Etat : il le sera encore à sa mort. A ce titre, il se penche sur bien des problèmes : routes alpestres, amélioration du rendement de l'agriculture et de la qualité du bétail, développement du commerce et résorption de la mendicité, suppression des anciens droits fédéraux, poids et mesures, réforme

¹ Alec Gonard, *Un Valaisan au service de France, Vie du général de Rivaz*. Neuchâtel, Messeiller, 1943.

du bureau des hypothèques, organisation militaire, instruction publique, mines, endiguement du Rhône. Et cela ne représente qu'un des aspects de l'activité d'un homme qui se plaignait, à bon droit semble-t-il, de l'état de sa santé.

La commission chargée d'examiner le travail de M. Michelet était formée du professeur L. Junod et de M. Maurice Daumas, du Conservatoire des Arts et Métiers à Paris, dont les ouvrages sur Lavoisier font autorité.

Lors de la soutenance de thèse, M. Junod a relevé l'excellente présentation du livre de près de 400 pages et la quasi-perfection de ses trois index (noms de lieux, noms de personnes et matières traitées). Nous avons là le produit d'une recherche exhaustive. Un personnage vraiment exceptionnel — encore qu'il se soit un peu beaucoup dispersé — a, enfin, trouvé son historien.

Tout en joignant ses félicitations à celles de M. Junod, M. Daumas, se plaçant sur le terrain de l'histoire des sciences et des techniques, formule quelques réserves quant à la portée des inventions d'Isaac de Rivaz. M. Daumas analyse les causes de ces échecs répétés. Ne doivent-ils pas — plus encore qu'aux circonstances adverses, aux difficultés financières ou à la malice des hommes — être attribués plutôt à certains travers de l'inventeur ? Il ne s'est pas toujours tenu au courant des progrès techniques déjà réalisés. Si sa bibliothèque comptait des ouvrages de chimie et de physique, elle paraît avoir manqué de ces journaux scientifiques assez nombreux à l'époque. Isaac de Rivaz semble s'être, parfois, laissé guider par l'empirisme en utilisant des moyens nettement dépassés. Sans doute, n'a-t-il pas bénéficié des avantages de la proximité d'une grande ville universitaire et industrielle où il eût glané des renseignements¹ et recruté des mécaniciens et artisans qualifiés. Il était, c'est certain, extrêmement occupé. Sa situation de fortune était modeste. Toutefois, le manque de temps et l'absence de bailleurs de fonds ne sont pas seuls responsables de ses insuccès. S'il a essayé, plus d'une fois, de remédier à tel inconvénient d'un des mécanismes ou des procédés qu'il avait conçus, il préférerait souvent, plutôt que d'emprunter ailleurs des solutions nouvelles, se tourner vers d'autres recherches. D'ailleurs, certains des « perfectionnements » qu'il imagine laissent rêveur. Ainsi, en 1784, pour augmenter la force expansive de la vapeur qui propulse son premier char mécanique, utilise-t-il la poudre à canon², au grand dam de la chaudière. Ce n'est pas pour surprendre : un siècle plus tôt, les moteurs à poudre de l'abbé de Hautefeuille, du grand Huyghens et de Papin avaient été des fous.

On ne saurait reprocher aux chars mobiles d'Isaac de Rivaz de n'avoir pas été des bolides. Construit avec des moyens très modestes, son chariot à vapeur était moins lent que le fardier de Cugnot monté, une quinzaine d'années plus tôt, par les meilleurs ouvriers des ateliers royaux. En réalisant, dès 1802, une voiture mue par l'explosion du gaz de bois ou de houille, de Rivaz se montre, incontestablement, très en avance sur son temps. Mais, tout grand imaginaire qu'il fût, de Rivaz n'a pas compris que, pour enrichir son auteur, une invention doit venir à son heure. Être très en avance sur son temps peut être la marque du génie ; ce n'est, à coup sûr, pas un facteur de gain. L'histoire des techniques fourmille

¹ Pour l'allumage du mélange explosif de son moteur à gaz, de Rivaz a eu recours aux avis — pertinents, semble-t-il — du chanoine Jean-Joseph Blanc qui enseignait la physique au collège de Saint-Maurice. Il a consulté aussi, à plusieurs reprises, l'abbé Jean-Baptiste Amstaad, professeur à Sion puis à Saint-Maurice.

² Selon son expression pittoresque — sinon intelligible — il « teinte l'eau d'un peu de poudre à canon » (pp. 43 et 188) : le résultat de cet amendement est, en revanche, parfaitement net.

d'exemples du fait suivant : une découverte, destinée, dans la suite, à bouleverser des habitudes séculaires, assure la richesse, non à son auteur, mais à celui qui, lui apportant telle modification de détail, en rend l'application aisée. On cherche en vain, dans la machine à vapeur d'Isaac de Rivaz, le tiroir que Watt avait déjà adapté à la sienne. Et, dans son moteur à explosion, de Rivaz n'utilise pas le volant qui en eût régularisé le mouvement.

En ce qui concerne la fabrication de produits chimiques, de Rivaz, s'il fait preuve d'ingéniosité et d'esprit d'initiative, s'est leurré sur les débouchés commerciaux possibles. Ses procédés ressortissent au laboratoire et ne se prêtent pas à la fabrication en grand. Des hommes du métier lui eussent prédit la prompte déconfiture de l'usine installée à Lyon en 1815. En partant de la pyrite pour faire de l'acide sulfurique, de Rivaz faisait, une fois de plus, figure de précurseur. Seulement, à l'époque, l'acide le plus employé n'était pas, comme aujourd'hui, l'acide sulfurique mais bien l'acide nitrique. Isaac de Rivaz traitait la pyrite par le salpêtre, lui-même très recherché pour la préparation de la poudre à canon. Ce ne sera qu'en 1827 — de Rivaz n'a plus qu'une année à vivre — que Gay-Lussac résoudra le problème de la récupération des précieux composés nitrés.

Parmi tant d'inventions, la mieux agencée est peut-être l'une des premières — elle date de 1777 — et aussi l'une des plus originales : la machine typographique. Elle avait toutefois deux défauts : construite presque entièrement en bois — on ignorait encore les métaux légers —, elle ne permettait pas de composer plus rapidement qu'à la main.

Dans le même ordre d'idées, remarquons que les divers systèmes imaginés par de Rivaz pour remorquer les bateaux, coches d'eau ou convois de chalands, étaient plus compliqués et tout aussi lents que le halage par les chevaux.

A la base des déconvenues qui jalonnent sa carrière d'inventeur, il y a donc, avant tout, le caractère même d'Isaac de Rivaz.

Peu porté à fixer longuement son attention sur un seul objet, il n'était pas l'homme des mises au point. Sa tendance à courir plus de deux lièvres à la fois n'a pas échappé à son biographe qui relève « son caractère versatile »¹ et rappelle que « les recherches, les industries et les entreprises commerciales qu'il tente ou projette se croisent en un foisonnement extraordinaire d'initiatives »². Derville-Maléchar, ministre de France en Valais de 1806 à 1810 puis préfet du Simplon de 1811 à 1813, a esquissé ce portrait : « ... doué d'un esprit original plutôt que juste, ... redoutable par la singularité de ses vues et l'hésitation de son caractère, instruit mais sans méthode ni jugement... »³

A cela s'ajoute une méfiance presque malade : de Rivaz vivait « dans la crainte d'être frustré de ses inventions »⁴. Ce trait de caractère — très marqué également chez son frère Pierre-Emmanuel — l'a desservi, en particulier, lorsqu'il voulait obtenir un brevet : il éprouvait alors une répugnance extrême à décrire ses inventions avec la précision requise. Ce vague voulu des descriptions se retrouve dans la plupart de ses papiers et a posé plus d'un point d'interrogation à son patient biographe.

Si ses fonctions publiques imposaient à de Rivaz une certaine discipline — qu'il acceptait en homme de devoir — l'aspect multiforme de ses obligations n'était pas, sans doute, pour lui déplaire.

¹ P. 153.

² P. 50.

³ P. 326, n. 4.

⁴ P. 132.

Et puis son imagination luxuriante lui peignait à l'avance, avec la fortune immanquable et imminente, la satisfaction d'avoir contribué au progrès et au bonheur de l'humanité.

Isaac de Rivaz incarne, dans sa pureté, l'un des huit types caractériels définis par René Le Senne dans son *Traité de caractérologie*¹ : le colérique, émotif, actif et primaire. Obsession du plagiat, grande susceptibilité² : autant d'indices d'émotivité³. Sa vie tout entière est une manifestation d'hyperactivité. Quant à la primarité⁴, elle apparaît dans son manque de suite, dans son intérêt centré sur le présent ou orienté vers l'avenir plutôt que tourné vers le passé.

Sachons gré au docteur Michelet d'avoir restitué à la fois la psychologie de son personnage — pour lequel il éprouve une sympathie évidente et justifiée — et l'ambiance peu banale dans laquelle il a vécu.

Claude Secrétan.

¹ P. U. F. 1937.

² P. 325, n. 3.

³ D'humeur plus enjouée, son frère, l'abbé Anne-Joseph, était aussi un grand émotif. On sait qu'il a laissé des *Mémoires historiques sur le Valais (1798-1834)* publiés par A. Donnet (Mém. et Doc. publ. p. la Soc. d'Hist. de la Suisse rom. 3^e série, t. V, VI et VII. Laus. 1961).

⁴ Rappelons, pour mémoire, que, dans la terminologie de Le Senne, les mots « colérique » ou « primaire » n'ont aucune acception éthique ou péjorative.

R. W. STALLMAN and E. R. HAGEMANN : *The War Dispatches of Stephen Crane*, New York University Press, 1964, XV + 343 pp.

En éditant avec le prof. Hagemann ces *Dépêches de guerre* de Stephen Crane, le prof. Stallman, qui nous donnait il y a quatre ans, avec Lillian Gilkes, la première édition complète des lettres de ce même auteur¹, enrichit le mince corpus de l'œuvre de Crane de quelque trois cents pages d'un intérêt, littéraire aussi bien que documentaire, considérable.

Écrites, les premières (pp. 1-103) au cours de la courte et désastreuse guerre gréco-turque de 1897, les secondes (pp. 105-295) à la fin de la guerre hispano-américaine de 1895-1898 et pendant les premiers mois qui suivirent, cette soixantaine de dépêches, envoyées, pour la plupart, à la *Westminster Gazette* et au *New York Journal*, étaient restées enfouies dans les pages jaunies de ces journaux ou, pour quatre d'entre elles, jamais publiées, dans le fonds Stephen Crane de la Bibliothèque de l'Université Columbia à New York.

Transcrites avec le plus grand soin (les éditeurs ont poussé le scrupule jusqu'à reproduire les fautes d'orthographe de Crane et les fautes d'impression de ses typographes), ces dépêches, dont la longueur va de quelques lignes à plusieurs pages, ont été pourvues par MM. Stallman et Hagemann d'introductions et de notes,

¹ Nous en avons rendu compte ici-même en son temps (*Études de Lettres*, II^e série, tome 3, N^o 4, octobre-décembre 1960, pp. 222-224).

aussi concises que précises, apportant sur les lieux, les personnes et les faits mentionnés dans le texte des indications fort utiles¹. Aux dépêches de Crane les éditeurs ont eu l'excellente idée d'ajouter les documents suivants, de la même époque que les dépêches et, comme elles, presque tous inédits : quatre pastiches, assez faibles, du style de Crane² ; trois nouvelles de Crane, dont l'une, *The Price of the Harness*, jamais rééditée depuis sa parution en 1898 dans le *Cosmopolitan* et dans le *Blackwood's Edinburgh Magazine*, est un chef-d'œuvre ; deux articles de Crane sur la guerre des Boers (guerre à laquelle seule sa santé l'empêcha de participer³) ; une saynète, *Drama in Cuba*, apparemment inachevée, qui n'ajoute rien à la gloire de Crane ; quelques dépêches enfin d'autres correspondants de guerre (dont Cora Taylor, la future Cora Crane, qui signait alors ses articles Imogene Carter), dépêches qui, non seulement apportent sur Crane, son sang-froid sous le feu, son mépris des contingences, sa conscience professionnelle, sa maigreur⁴, des précisions

¹ Le lecteur européen tiquera un peu cependant en trouvant, p. 22, n. 2, 2^e al., l'empereur Nicolas II de Russie appelé (c'est nous qui soulignons) « l'actuel czar de Russie » et en voyant au contraire, p. 83, dans une note décrivant l'emplacement des rues et des bâtiments du centre d'Athènes, le passé *was...*, *were* systématiquement employé, comme si la Place de la Constitution par exemple ou le Palais Royal avaient changé de place depuis 1897 !

² Le seul de ces pastiches qui vaille quelque chose est de la plume de Frank Norris, le futur romancier de *The Octopus*, qui était alors, comme Crane, correspondant de guerre (cf. *infra*, n. 5).

³ Ces deux articles, qu'on trouvera pp. 300-312, sont de 1899-1900. Crane se mourait alors de la tuberculose pulmonaire qui devait l'emporter le 5 juin 1900.

⁴ Crane était déjà atteint de la tuberculose, mentionnée à la note précédente, dont deux photographies, prises à un an d'intervalle (on les trouvera entre les pp. 104 et 105), montrent l'effrayant progrès. De Crane, tel qu'il était à cette époque, on peut se faire une idée très précise en lisant, dans ces *Dépêches de guerre*, les trois croquis suivants :

P. 43, Crane à la bataille de Velestino : « Je m'abritai dans une tranchée, écrivait, le 21 mai 1897, John Bass, autre correspondant du *New York Journal*, et observai prudemment le pâle et maigre visage du romancier, qui s'était assis sur une caisse de munitions sous une pluie d'obus et allumait tranquillement une cigarette. (...) Curieux de savoir ce qui lui passait par la tête, je lui demandai : — Crane, qu'est-ce qui vous impressionne surtout dans cette affaire ? L'auteur du *Red Badge of Courage* alluma une nouvelle cigarette, repoussa ses longs cheveux noirs qui lui tombaient dans les yeux, et me répondit aussitôt : — Quand deux grandes armées se battent, ce qui est intéressant c'est l'état d'âme des soldats (*the mental attitude of the men*). »

P. 111, Crane vu par Charles Michelson, autre correspondant de guerre, sur le remorqueur de haute mer l'emmenant à Cuba : « Cet homme, qui avait été un athlète, n'était plus que l'ombre de lui-même. Son thorax, affaissé et concave, poussait en avant ses épaules autrefois carrées. Des creux profonds avaient pris la place de ses muscles naguère bandés et polis et ses jambes n'étaient plus que des tuyaux de pipe. »

P. 123, Crane, sur ce même remorqueur, mais vu cette fois par Frank Norris (cf. *supra*, n. 3) : « Il n'y avait point de table, et il n'était pas possible, vu le tangage, d'écrire assis sur une chaise. Les reporters s'étaient donc retirés dans leurs cabines et écrivaient assis sur leurs couchettes. Crane portait une paire de pantalons de toile crasseux, tout tachés de cambouis, une chemise décolorée, déboutonnée et sans cravate. Ses cheveux lui pendaient dans les yeux en mèches irrégulières. Sa valise, posée sur les genoux, lui servait de pupitre et il tenait coincée entre les talons une bouteille de bière dont il buvait glorieusement de temps en temps une lampée à même le goulot. »

intéressantes, mais, aussi, par leur simple juxtaposition avec celles de Crane, font ressortir l'éclatante supériorité de ce dernier.

Cette supériorité, je la vois dans la qualité de sensibilité et de style dont témoignent presque toutes ces dépêches, écrites sous le coup de l'événement et souvent dans les pires conditions matérielles : sensibilité exceptionnelle aux bruits, aux mouvements, aux couleurs, sensibilité tout aussi exceptionnelle aux drôleries, au pathétique, à l'imprévu de la condition et du comportement des bêtes et des hommes ; style dépouillé autant que celui de Mérimée ou de Hemingway, d'une sûreté et d'une sobriété de touche aussi propres à fixer dans l'esprit du lecteur (p. 45) la démarche maladroitement d'un chiot, « pas plus gros qu'un pain de savon », qui, sur ses pattes encore faibles, *sprawled and spraddled over the road in a way that one would expect of a baby elephant* ou (p. 102), la silhouette massive d'un soldat « mâchonnant un grand quignon de pain dur : gras, graisseux, trapu, il était comme une idole de suif », (p. 102) à rendre sensible à l'oreille « le glissement soyeux et doux d'une balle et le son mat de son impact » ou (p. 87) à faire tenir dans les huit mots de cette seule phrase : « Le ciel était une arche de saphir impassible » la beauté d'un ciel de Grèce et son indifférence à la souffrance humaine.

Ces trois dernières citations sont tirées, il est juste de le dire, non pas d'une dépêche de guerre mais d'une nouvelle, *Death and the Child*, écrite, en Angleterre¹, quelque six mois après l'événement (la bataille de Velestino) qui l'avait inspirée, mais les mêmes qualités de sensibilité et de style se retrouvent dans les dépêches ou les croquis de guerre écrits sur le champ de bataille ou peu après. J'en donnerai pour preuves ces deux passages, nullement exceptionnels, tirés, le premier d'un croquis de guerre envoyé d'Athènes au *New York Journal* et à la *Westminster Gazette* tout de suite après la bataille de Velestino, le second de *Death and the Child* :

« Sur la route déserte de Velestino apparut la silhouette d'un homme. Il marchait lentement, avec une espèce d'obstination décidée. Un grand bandeau de toile blanche passé sous sa mâchoire était retenu au sommet de sa tête par un gros nœud comme celui que fait Grand'mère quand son petit fils a une rage de dents. (...) En d'autres circonstances on eût juré que cet homme avait de grandes balafres de peinture rouge sur la figure. C'était du sang. Ce devait bien être du sang et pourtant, chose bizarre, ça ne ressemblait pas à du sang. Ce sang était sec, mais, en séchant était devenu cramoisi et luisant. (...) Derrière cet homme était le bruit de la bataille, grondement d'une énorme usine. Il était, lui, le produit de cette usine, produit moins bien fini que d'autres mais qui suffisait pour expliquer à quoi servait la machine. Ce soldat blessé expliquait le grondement lointain qu'on entendait derrière lui. Il le définissait. » (61-62.)

« Un enfant jouait sur une montagne, sans se soucier de la bataille qui se livrait dans la plaine. Derrière lui, la petite cabane de pierres sèches que ses parents avaient fuie. Seule l'occupait maintenant une vache de couleur perle dont les yeux pensifs et tendres vous regardaient du fond de la cahute obscure. L'enfant courait çà et là, jouant maladroitement avec des bâtons et déplaçant des cailloux d'un air important. Par un effet frappant de licence artistique les bâtons étaient des chevaux, des vaches et des chiens, les cailloux des moutons. Tout occupé à diriger de grandes affaires agricoles et pastorales, il était trop absorbé pour prêter attention à la bataille qui, à quatre milles de là, faisait un bruit de ressac sur des rochers. » (92-93.)

¹ En novembre 1897 (cf. Stephen Crane, *Letters*, éd. Stallman et Gilkes, p. 153).

L'intérêt documentaire des *Dépêches* de Crane n'est pas moins grand, disions-nous, que leur intérêt littéraire. C'est en effet sur les événements, grands et petits, des trois guerres auxquelles Crane, de près ou de loin, fut mêlé, sur la psychologie et les réactions des Grecs et des Turcs, des Américains, des Cubains et des Boers, toute espèce de détails révélateurs et précis que nous donnent ces pages. Parfois, dans tel passage sur la bravoure du soldat américain, Crane se laisse aller à un sentimentalisme un peu facile. Dans l'ensemble cependant c'est sans préjugés et d'un œil calme et lucide qu'il voit les choses et les gens. La monotonie, les conséquences, l'horreur de la guerre, l'héroïsme inconscient, la légèreté, la lâcheté des hommes, sont montrés avec une fermeté sans défaut et, parfois, avec une ironie désabusée et cinglante. Admirable ou méprisable, l'homme décidément ne change pas et tel on a vu hier le soldat américain en Europe ou tel aujourd'hui en Indo-Chine, tel aussi il apparaît dans les dépêches de Crane : bon soldat et pourtant civil au fond de l'âme, calme sous le feu, bonhomme et généreux à l'égard de l'ennemi vaincu, déçu d'être exploité par l'étranger qu'il a sauvé mais dont il ne comprend ni les mœurs ni la langue et, trop souvent, par la faute d'une diplomatie maladroite et d'une politique étrangère inconsistante, frustré des fruits de sa victoire.

Tout cela et bien plus encore fait de ces *Dépêches de guerre* un livre passionnant et un beau livre. Il faut en remercier MM. Stallman et Hagemann, puisque, sans eux, il n'existerait pas.

René Rapin.

Roland DERCHE : *Études de textes français (Nouvelle série)*, t. I, *Moyen Age*, t. II, *XVI^e siècle*, Société d'édition d'enseignement supérieur, Paris, 1964-1965, 300 + 399 p.

Dans ses *Études de textes français*, M. Derche, chargé d'enseignement à la Sorbonne, s'est inspiré des travaux des candidats à l'agrégation du Centre national (français) de téléenseignement, et des comptes rendus que lui-même a rédigés à leur intention. C'est dire que la collection répond à un besoin de la pratique, et que les sujets, de même que la façon de les traiter, étaient imposés par les programmes.

Le second volume (XVI^e siècle), consacré à des textes de Clément Marot, Rabelais, Marguerite de Navarre, Du Bellay, Ronsard, Montaigne, d'Aubigné et Robert Garnier, ressortit à un genre bien défini : l'explication de textes telle qu'elle se pratique dans nos Facultés des lettres. Le but de cet exercice, que l'auteur a parfaitement atteint, c'est d'« accoutumer les étudiants à une analyse aussi rigoureuse que possible, afin d'aboutir à une intelligence des textes aussi exacte et aussi nuancée que le permettent le degré de leurs connaissances et les moyens d'investigation dont ils disposent ».

Le premier volume (Moyen Age) a placé M. Derche devant un problème plus délicat. L'auteur se défend d'être un médiéviste, et il a renoncé à l'explication grammaticale et linguistique, traditionnelle quand il s'agit de textes du Moyen

Age. Pour pouvoir les envisager « d'un point de vue aussi littéraire que ceux des siècles suivants », il en a fait l'objet de « dissertations correspondant pratiquement aux leçons dont ces textes pouvaient fournir des sujets à l'oral du concours ». « Il nous a paru intéressant, poursuit M. Derche, de tenter l'expérience d'une sorte de critique impressionniste appliquée à la littérature du Moyen Age » en abordant les textes de cette époque « dans le même esprit et avec la même méthode que les ouvrages modernes ». Les étudiants et les maîtres de l'enseignement secondaire, les « lettrés désintéressés » aussi, de qui M. Derche souhaite et mérite l'audience, lui sauront gré de cette tentative. Le médiéviste de métier sera, peut-être, pris à rebrousse-poil, et regrettera, par moments, le parti résolument moderne pris par l'auteur. Ainsi, quand M. Derche, et plus d'une fois, se met à la place du lecteur d'aujourd'hui : « ... tant d'énumérations dont Rabelais voulait tirer des effets comiques, mais dont la fréquence lasse le lecteur moderne. » Cela n'ajoute guère à l'intelligence du texte. Le *Tristan* de Bérout, les *Lais* de Marie de France, *Floire et Blachefleur*, *Guillaume de Dole* de Jean Renart, la *Mort le roi Artu*, le *Jeu de Saint-Nicolas*, le *Jeu de la Feuillée* et l'*Estoire de Griseldis* font, dans ce volume, l'objet de dissertations fouillées et bien au fait des travaux récents.

Un regret : la correction typographique qui laisse fort à désirer, et des références bibliographiques souvent cavalières déparent une collection par ailleurs agréablement présentée.

Charles Roth.